

Nicolas Bouyssi

Le Gris

Roman



Extrait de la publication

Le Gris

Nicolas Bouyssi

Le Gris

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2007
ISBN : 978-2-84682-175-9
www.pol-editeur.fr

a.a.m.m.a.a

*Le propos est idiot,
mais l'intention délicate.*

Contre toute attente, en mars 200..., alors que plus personne ne semble s'en occuper et qu'il est sur le point de tomber en ruine, le vieux château de ***, situé à quelques kilomètres de T., est rénové in extremis par les bons soins de l'État et d'une filiale européenne d'un groupe nommé Kalidex. Il y a foule pour la réouverture et des panneaux plantés sur les bas-côtés de la nationale ou au milieu des jardins du presbytère permettent aux visiteurs de trouver leur route dès les premiers faubourgs. Le château de *** est placé à la limite du Vergonnet, à la sortie du périphérique et près de la cité Verrière, au centre des vestiges de l'ancienne forêt domaniale. Quand j'étais plus jeune, on m'a raconté que l'abbé qui l'avait fait construire y avait vécu et tué des dizaines d'enfants avant de se pendre. Je m'y

rends seul, un mercredi de février 200..., un an après la réouverture, et je dois attendre plus d'une demi-heure pour pouvoir me garer. Au moment où j'arrive sur le parking, une hôtesse en jupe, très jeune et frigorifiée, m'accueille d'un sourire et brandit à mon intention des pancartes munies de flèches, qui m'aident à trouver une place entre une camionnette EDF et une série de conteneurs de verre verts... Je ne suis pas là par hasard : un souvenir me taraude, d'enfance, dans lequel le château m'apparaît encore entouré de fleurs et de sentiers, et où j'entre, accompagné de mes parents, morts depuis. Mais ce n'est pas non plus pour honorer leur mémoire que je m'y rends.

Depuis mon dernier passage, le chemin qui conduisait du parking au pont-levis du château a été pavé. Des réverbères en fonte le longent et le paysage est saturé d'éoliennes. Derrière une haie taillée, une série de guérites en bois borde le canal, à la surface duquel des roues de plastique tournent, mues par la force égale d'un courant.

Au niveau de la caisse, une seconde hôtesse vient vers moi. Elle me demande si je tiens à visiter les trois étages du château « ou seulement l'exposition du rez-de-chaussée ». Je lui réponds que j'aimerais tout voir, et elle me guide vers une queue plus fournie en visiteurs, d'où je peux envisager l'entrée du monument dans son ensemble. Plus

rien de strictement médiéval n'y règne, on a privilégié le béton, planté par endroits de fins poteaux au sommet desquels des drapeaux Kalidex flottent et se détachent sur un fond de pierres devenues blanches à force d'être ravalées. À ma droite, une librairie aux murs transparents, nimbée d'un halo, est encastrée dans une partie de tour éboulée, à côté d'une poulie et d'un escalier interdit au public. Mon téléphone sonne au même moment et par peur de perdre patience, je propose à Vincent (qui me demande où je suis) de me rejoindre ; puis je tourne les talons et je vais m'asseoir au fond d'un restaurant, construit à l'orée du parc, dans une ancienne écurie, où les propriétaires, victimes de leur succès, ont installé un snack et des distributeurs automatiques de boissons non alcoolisées. Certains de mes amis (Cyril, Dominique, Olivier et Karim) ne sont pas encore revenus de vacances. Je décide d'aller discrètement vers un présentoir et je vole des cartes postales hideuses afin de leur donner de mes nouvelles et de profiter utilement du temps qui sépare mon arrivée de celle de Vincent ; mais la salle du restaurant est bruyante, et j'ai du mal à les écrire. Je ne suis pas venu pour des raisons touristiques, je ne suis pas là pour les mêmes raisons que les autres. Si je tombe sur ce que je cherche, s'ils ne se sont pas débarrassés de ce que le château contenait, dois-je en conclure que

quelque chose va changer et que j'aurai enfin la preuve qui me manque? C'est quand même incroyable de se sentir tellement capable de mettre en balance son destin et ses propres exigences avec l'éventuelle existence d'un objet. Mais quel objet, me dis-je, dans ces circonstances peut-on encore parler d'objet?

Il est bientôt treize heures. Au-dessus de moi, le plafond de la brasserie est haut et voûté; des poutres vernies traversent le cintre, d'où pendent des lustres, des guirlandes et des néons. Il y a de plus en plus de monde, Vincent est en retard et une serveuse m'interpelle. À cause de la lumière, je n'arrive pas à savoir si elle est rousse ou blonde. Je repère juste que sa taille est ceinturée d'appareils et qu'elle mâche un chewing-gum. Je dois, pour avoir un café, répéter ma commande puis la crier à cause du bruit de fond si je veux qu'elle l'entende... Au bout de dix minutes, que je consacre à aviser les clients, une autre serveuse intervient et m'apporte un chocolat tiède. « Ce n'est pas ce que j'ai commandé », lui dis-je. La serveuse pirouette sur elle-même et repart en feignant d'ignorer ma remarque. Je reviendrai, vais-je penser.

Mon chocolat bu, comme Vincent n'arrive pas, je retourne au château, au rez-de-chaussée duquel je déambule les mains dans les poches, le pas mesuré et plein d'une énergie que je sens prête à

déborder parmi les photos que je découvre, me concentrant sur certaines d'entre elles, gêné parfois par la blancheur aveuglante des cimaises. Pourquoi, même ici, ne suis-je pas seul ? Des groupes de gens agglutinés en plaques commentent les photos à voix haute, et leurs commentaires modifient mes avis avant que j'aie eu le temps de pouvoir les exprimer. Quant aux photos, elles montrent le château tel que je l'ai connu enfant, tel que j'y ai découvert un tableau me représentant vers trente ans, alors que j'en avais à peine douze, que personne ne s'intéressait à ce lieu, et que mes parents étaient encore vivants.

Dans mon souvenir, le tableau me peint le visage assez maigre, le col entouré d'une fraise élégante, avec une fine barbe, l'œil chargé de bonne humeur, luisant, libertin peut-être. Je semble épanoui et je ne porte pas de perruque.

Cependant je dis mal les choses, parce que ce n'est pas un tableau de moi que j'ai vu voilà vingt ans. C'est l'autoportrait d'un peintre dont j'ai oublié le nom, et dont ma mère, en le découvrant au détour de notre visite, a certifié qu'il me figurait dans l'avenir avec une ressemblance effrayante.

Rétrospectivement, je suis persuadé que j'avais trouvé la remarque de ma mère stupide. Mais à douze ans, on n'ose pas encore exprimer ce qu'on pense, on subit les descriptions des adultes comme

des injonctions, leurs histoires sonnent toutes comme des rappels à l'ordre ; si bien que je n'avais pas fait part de mon désaccord à ma mère.

Je décide d'aller me promener dans le parc. Le gazon est bien coupé et des pylônes ponctuent régulièrement ses longueurs. Vincent arrive pendant que j'atteins l'entrée du château. Il m'attrape par l'épaule. Je ne sais pas comment il fait : son nez porte une nouvelle boucle et ses chaussures restent crasseuses ; une enfant le montre du doigt et il m'annonce qu'il n'est pas venu seul. Vincent a l'air content. Une jeune femme se faufile peu après parmi un groupe, le visage osseux et des cheveux plus courts d'un côté que de l'autre. Elle est brune, vêtue d'un jean et d'un blouson, avec une écharpe qui lui cache le cou. Elle ne me paraît pas tout de suite jolie. On se regarde. Elle semble timide et ses yeux dégagent quelque chose d'expressif. « Ça ne t'ennuie pas, me demande Vincent, j'ai parlé de toi et de ton projet à Anouck. » Je souris poliment, je lui tends la joue droite et la gauche (sensation de fraîcheur, ténuité du contact)... J'ai pourtant horreur des rencontres imprévues avec des inconnus. Je les redoute même de plus en plus comme autant d'interférences, une autre forme de pollution sonore (l'introduction d'un rythme et d'un discours susceptibles de gêner les miens, m'obligeant à m'adapter et à rejoindre les convenances, à bavas-

ser, à différer mon programme tout en le nourrissant). « Allons-y », dis-je à Vincent.

Nous sommes montés au premier étage ; les pièces sont plus petites et surchargées de tableaux ; celui que je cherche n'y est pas. On visite et Anouck profite qu'on piétine parmi la foule pour me poser des questions sur ce que Vincent a appelé mon projet. J'y vois une exagération, un refus des nuances, une forme de pose et de sacrifice aux mots courants. J'en fais part à la fille mais elle se moque de mes scrupules. La délicatesse de son rire me surprend, elle s'est d'ailleurs animée en parlant et elle me semble alors moins maigre, plus incarnée, volontaire à sa manière. Du coup, sa présence me touche, mais ce n'est pas le moment : nous nous sommes engagés dans l'escalier, en route pour le deuxième étage.

Il y a moins de monde et je m'arrête au milieu des marches, d'où j'observe le paysage hétéroclite par une ancienne meurtrière encadrée d'une croisée et surplombée d'un drapeau Kalidex. Je découvre la courtine. La meurtrière donne sur le canal. Les roues de plastique tournent désormais sans bruit, des groupes de gens continuent à affluer. Dans le lointain, je repère la silhouette de l'hôtesse, et je la reconnais aux panneaux qu'elle brandit, où se distingue le dessin parfait des flèches.

Le deuxième étage est nettement plus peuplé que le premier, moins respirable et moins bien rénové. Collés aux entrées des pièces, des cartels de bristol expliquent leur ancienne fonction, ici une chambre, là une salle à manger. Près des fenêtres, des ordinateurs sont disponibles, pris d'assaut par quelques adolescents. Les ordinateurs proposent au public une visite virtuelle du château à l'époque de sa construction. Malgré le bruit, Anouck me reparle de mon projet, elle me demande des précisions. Je bégaie, je lui rétorque la difficulté de répondre de manière sérieuse dans un tel contexte. J'avance ensuite d'un pas et au fond du couloir, travail intense de la mémoire, je reconnais la pièce de mon enfance. Je suis troublé mais je ne le dis pas, car depuis six mois, mes rares amis – surtout Vincent – me servent d'abord à rester secret. Vincent devine quand même que je cherche quelque chose et me demande quoi ; le tableau n'est pas là : je prétexte une envie de pisser et je rebrousse chemin ; puis je monte au troisième. Le tableau n'y est pas, l'étage est consacré à une exposition récapitulant les différentes étapes de la rénovation du château. Je redescends et je leur propose qu'on sorte.

Dehors l'horizon s'est dégagé. Parmi des cimes couvertes de givre, une génisse et un cheval broutent dans un champ derrière le parking, je les

sens très calmes. Leur vision m'apaise. Mon téléphone sonne alors une seconde fois.

★

Il fait froid, un homme d'une cinquantaine d'années, couvert d'une parka, avec les cheveux coupés en brosse, lit un guide à voix haute pour faire comprendre à sa fille l'intérêt de ce qu'elle voit. En me dirigeant vers la voiture, perturbé par mon coup de téléphone, l'insuccès de ma visite, le brouhaha des gens et les sollicitations d'Anouck, je repense à ce que j'appelle mon ambition et que Vincent nomme mon projet. Elle est particulière, la jeune femme insiste et m'annonce en me touchant le coude que Vincent lui a dit « des choses ». Je la regarde et je me demande en quoi ça pourrait l'intéresser de savoir qu'il ne s'agit pas pour moi d'obtenir tel ou tel poste, ou d'atteindre à tout prix un degré particulier de l'échelle sociale, de pénétrer dans un milieu, d'obtenir un meilleur salaire et des responsabilités. Au demeurant, peut-être que je me trompe, et peut-être qu'elle serait ravie d'apprendre que quelques années plus tôt, au sortir de l'adolescence, à un âge où on est obligé de se demander ce qu'on va faire, où on vous met face à la compétence technique de conseillers d'orientation, j'avais répondu par la

négative à tout ce qu'on m'avait présenté, parce que les métiers m'avaient tous paru équivalents, d'une égale banalité, à même de faire de moi une valeur d'échange.

Je m'approche d'elle. Qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête de Vincent, et en quoi ça pourrait concerner cette femme de savoir que j'avais préféré arrêter mes études, par réaction, défi, quelque chose comme du courage face au gros homme qui, commentant mes résultats scolaires, m'avait suggéré telle filière plutôt qu'une autre – du courage dont j'allais avoir besoin afin de continuer à penser par moi-même, afin de trouver une idée et de prendre le temps d'en chercher une (telle avait été mon ambition), sans avoir conscience de la difficulté de l'entreprise, sans encore me douter que les sociétés se stabilisent à proportion qu'elles ruinent la possibilité d'en produire une, et que de ce point de vue-là, la nôtre était sans doute la meilleure, la plus efficace et la plus fourbe. Trouver une idée y était devenu le danger par excellence, la menace la plus forte à l'équilibre (fragile en apparence) de notre société et des valeurs qui la légitimaient... Anouck m'a fixé, la pâleur de son teint contrastait violemment avec la couleur du ciel. Je n'avais encore rien dit, et si je voulais garder bonne figure, il fallait que je lui parle.

Moment de silence incroyable jusqu'à ce que je trouve l'interrupteur. J'ai pris l'ascenseur. Au-delà des boîtes aux lettres, Blacas tambourinait contre la porte en verre du hall d'entrée. Il y avait une tache à l'endroit qu'il cognait, les silhouettes de Jean et d'Adel trépingnaient derrière lui. J'ai appuyé sur le bouton d'ouverture de la porte. Je les ai laissés passer, ils se sont engouffrés dans l'escalier. J'ai attendu un instant et j'ai traversé la cour de l'immeuble... Comme personne ne me prêtait attention, je me suis dirigé vers la fourgonnette et j'ai demandé aux CRS la raison de leur présence. L'un d'eux m'a poussé ; et il s'est mis à grommeler en considérant mes vêtements avant de m'ordonner de circuler.

Sans me soucier de mon parcours et des gens que je croisais, j'ai continué mon chemin jusqu'au canal. C'était la fin de la matinée. Il faisait chaud, je me suis approché d'un pêcheur. Il avait peut-être une quarantaine d'années. Son air était stupide et borné. Comme j'aimais bien la pêche, je lui ai tendu une cigarette. Il ne m'a pas répondu. Près de lui, il y avait un seau rempli d'eau. J'ai resserré la ceinture du peignoir. J'ai balancé les chaussures dans l'herbe. Je me suis assis par terre... Ma pensée était paisible. Autour de moi tout s'est abstrait ; autour de moi tout était blanc.

Achévé d'imprimer en janvier 2007
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1974
N° d'édition : 147523
N° d'imprimeur : 07XXXXX
Dépôt légal : février 2007

Imprimé en France